

Qu'est-ce qui donne d'être juif ?

« *Je suis demeuré juif
comme le demeureraient les Apôtres* »
Cardinal Lustiger

On sait quels ont été les derniers souhaits du cardinal Lustiger, à savoir la prière juive du Kaddish à dire par sa famille autour de son cercueil avant l'entrée dans la Cathédrale Notre-Dame pour la messe de funérailles, et la plaque commémorative à poser dans cette Cathédrale: « ... *Après mon baptême, je suis demeuré juif comme le demeureraient les apôtres...* ».

C'est l'ultime témoignage de celui qui, de son vivant, disait qu'à côté des manières orthodoxe, libérale, agnostique... d'être juif, *il y a une manière chrétienne d'être juif.*

La question: *Qui est juif? Qu'est-ce qui fait le juif? Qu'est-ce qui donne – ou qui donne – d'être juif?*... quelle qu'en soit la formulation, est une question récurrente pour les juifs eux-mêmes, qu'il s'agisse des juifs qui se rattachent à la Synagogue, tant en Israël qu'en diaspora (qu'ils soient orthodoxes, libéraux, agnostiques...); qu'il s'agisse des juifs de toutes les confessions chrétiennes, tous ceux qui sont baptisés dont les messianiques; et qu'il s'agisse des chrétiens issus de la gentilité dès qu'ils se la posent expressément.

Une enquête « toutes catégories » sur cette question portant sur un échantillon représentatif, ne pourrait-elle pas donner un nombre surprenant de réponses différentes?

Or, il s'agit aussi d'une question d'actualité dans le dialogue entre la Synagogue et l'Église. Car ce dialogue, depuis qu'a pu se construire une amitié, une confiance et déjà une collaboration au service des hommes par-delà tant de siècles, a atteint un seuil: celui où il devrait être enfin possible d'engager un dialogue sincère et respectueux sur la foi elle-même – donc au plan théologique –, celle des uns et celle des autres, sans qu'il soit quasi-tabou d'évoquer les – ou « le » – points de foi sur lesquels nous butons, ce qui rend le dialogue bancal. Or ces points de foi existent qu'on le veuille ou non.

Pour que devienne possible un dialogue authentique, des conditions préalables devaient être remplies et semblent l'être maintenant suffisamment. Ce

sont : 1) la repentance officielle de l'Église pour les fourvoiements anti-juifs, en enseignements et en actes, de nombre de ses membres au cours de l'histoire, 2) des approfondissements et précisions théologiques de la part du magistère quant au *mystère* (Rm 11,25) d'Israël, 3) et ajoutons, parce que la mode actuelle est au relativisme, que sont requis l'amour et la recherche de la vérité, qui *libère* et qui *sauve* (cf. Jn 8,32 et 2 Th 2,10), dans le respect absolu de sa propre conscience comme de celle des autres, de la part des artisans du dialogue.

Pour nos frères de la Synagogue, dans le judaïsme rabbinique selon lequel on est juif si l'on est né de mère juive et circoncis (ou seulement circoncis, après avoir choisi de professer le judaïsme), la réponse courante est qu'un juif même agnostique ou athée, voire apostat demeure juif. Il ne cesse de l'être que s'il a « changé de religion » : on ne peut donc être à la fois juif et chrétien.

Pour nous catholiques, pour Jean Paul II comme pour Aron Jean-Marie Lustiger, ainsi que pour les messianiques et autres juifs baptisés... comme pour les Douze et Paul : bref, selon le Nouveau Testament, il est clair qu'un juif qui devient disciple de Jésus ne cesse pas d'être juif.

Mais à la question : *En quoi consiste l'identité juive ?*... on ne voit pas qu'il y ait de réponse clairement donnée dans la doctrine de l'Église. C'est un point à examiner dans la théologie « en train de se faire » et qui commence seulement à être débattu¹.

Et cette question de la judaïté ne nous est-elle pas posée avec une acuité et une urgence nouvelle, depuis cette déclaration dont le cardinal Lustiger a voulu qu'elle soit gravée à proximité de son tombeau, dans cette Cathédrale Notre-Dame de Paris qui voit défiler chaque année des millions de visiteurs ?

* * *

Nous ne pouvons pas ignorer le reproche douloureux adressé à nous, catholiques, par nombre de nos frères de la Synagogue, à cause de cette prétention, que nous tenons pour justifiée, de tant de *juifs de foi catholique*² à se dire toujours juifs.

Afin de réfléchir, écoutons d'abord ce reproche, venu tant de la diaspora que d'Israël, concernant cette double question : *Qui est Juif ; d'où vient la judaïté ?*

1. Cf. J.-M. GARRIGUES, « Un juif croyant en Jésus-Christ demeure-t-il juif ? », in *Nova et Vetera* 1 (2006).

2. Expression employée par Jean Paul II lors de la béatification d'Edith Stein.

Qui est Juif, selon le judaïsme rabbinique ?

Le dernier mot en la matière revient à la tradition juive dont Lustiger était issu et qui seule fournit le moyen d'appréhender l'enjeu véritable de l'identité juive et l'usage que certains ont pu en faire.

Qui n'a jamais entendu cette mise en garde du céléberrime maître du Talmud, Hillel: « Ne te sépare pas de ta communauté »? Par ces mots, il signifiait aux sages que la cohésion est un enjeu majeur de l'identité juive et de son maintien. (...) À cet égard, je ne sache pas qu'un seul Juif ayant abjuré sa foi se soit malgré tout déclaré Juif. Le cas Lustiger est unique dans l'Histoire (...).

Les paroles d'hommage font toutes mention du fait que Lustiger fut un artisan du dialogue et du rapprochement judéo-chrétien. La belle affaire! Le regretté Jacob Kaplan, ancien Grand rabbin de France et artisan s'il en fut du dialogue judéo-chrétien, confia un jour au père René Laurentin, (...) que s'il lui était aisé de dialoguer avec un prêtre catholique ou un pasteur protestant, il se refusait catégoriquement à le faire avec un juif ayant abjuré sa religion.

Si ses parents avaient prénommé Lustiger « Frédéric » ou « Marcel », il n'aurait certes pas éprouvé le besoin de s'appeler « Jean-Marie ». (...) Mais savait-il que, pour la tradition de ses ancêtres, le prénom que les parents donnent à un enfant leur est divinement inspiré? (...) Mais l'humble auteur de ces lignes se pose d'autres questions. Comment Lustiger faisait-il? Au prix de quel compromis spirituel et moral assumait-il sa position³? (*vu les fautes gravissimes de tant de chrétiens envers des juifs NdA.*)

« Être catholique », cela contredit radicalement « être juif ». « Jésus notre Dieu » n'est pas recevable par un juif religieux, pas plus que par un juif athée. (...) Avec Lustiger, l'Église pouvait obtenir en douceur ce qu'elle a au cours des siècles recherché par la force ou la pression. Avoir en soi un juif qui n'est là que pour dire: « Je suis juif », un juif inerte comme tel, puisque rien de la transmission juive ne s'imposait dans le discours de Lustiger⁴.

Un Juif, même pécheur, reste juif. Sauf, dit la loi rabbinique, si ce Juif commet la seule faute disqualifiante: adhérer à une autre religion⁵.

3. Schlomo BRODOWICZ, texte extrait du site: <http://www.guysen.com/articles.php?sid=6059>

4. Daniel SIBONY, texte extrait du site: <http://www.guysen.com/articles.php?sid=6059>

5. Josy EISENBERG, rabbin, historien.

Derrière cette véhémence, il y a une souffrance qui doit être entendue, celle de l'angoisse pour la survie du Peuple juif, Peuple qui fut persécuté dans l'histoire plus que toute nation et qui ne doit sa survie, comme sa vie (cf. Ps 68,27), qu'à Dieu. Et l'on sait que ce Peuple n'est pas un Peuple passif: en témoigne un verbe hébreu qui signifie à la fois que ce qui est « donné » par Dieu doit aussi être « conquis » par l'homme, comme c'est le cas pour la Terre de la Promesse.

Cependant cette conquête ne peut se soustraire à la condition primordiale d'obéir à Dieu; parfois au prix de n'attendre la victoire que de Dieu qui peut dire: votre courage sera de rester tranquilles... *vous, vous n'aurez rien à faire* (Ex 14,14).

Et ne croit-on pas rêver en lisant que *le cas Lustiger est unique dans l'histoire...* et que « *Jésus notre Dieu* » *n'est pas recevable par un juif religieux!*

L'existence de quelque 400 000 juifs messianiques de par le monde, dont au moins 7 000 en Israël, et qui ont leurs universités dans plusieurs pays..., ainsi que l'existence de quantité de juifs protestants, orthodoxes et catholiques qui n'ont pas cessé de se considérer toujours comme juifs serait-elle ignorée à ce point? Alors que nombre de ces baptisés viennent justement du judaïsme orthodoxe, à l'instar de l'Apôtre Paul, pharisien, fils de pharisien, où *dans le judaïsme je surpassais bien des compatriotes de mon âge, en partisan acharné des traditions de mes pères* (Ga 1,14).

Peut-on ignorer aussi que tous les premiers disciples de Jésus sont des juifs, qu'ils ont continué à revendiquer l'identité de juif comme le confesse l'Apôtre Paul, lui qui, comme bien d'autres, a donné son sang pour annoncer la Bonne Nouvelle de Jésus aux païens, mais non sans avoir commencé par l'annoncer aux juifs de Jérusalem et de la diaspora méditerranéenne, non sans un certain succès (cf. Ac 13,42; 18,8; 21,20)?

Peut-on ignorer enfin que Jésus lui-même, Yeshoua, est juif, né d'une mère juive, Miryam?... et que la « question Jésus », la question: *Pour vous, qui suis-je?* (Mt 16,15), est une question qui a été posée « d'abord » aux juifs et ne pouvait, « d'abord », être posée qu'à eux?

Or, c'est sur la Personne de Jésus de Nazareth que porte la division entre la Synagogue et l'Église. Mais cette division a commencé entre juifs: entre ceux qui ne Le reconnaissent pas comme le Messie et Sauveur attendu, et ceux qui deviennent ses disciples, Le reconnaissant comme le Messie et Sauveur annoncé par les prophètes, et comme étant Dieu même – « Yeshoua = Dieu sauve »- « descendu » jusqu'à nous en la Personne de Dieu le Fils fait homme. Ce qui est un saut vertigineux à l'intérieur de la foi juive. La question posée aux juifs face à Jésus pourrait donc être celle-ci: *Jusqu'ou va la descente* (cf. Is 63,19 et Ct 8,1)?

Et c'est cette prétention de Jésus à être Dieu même descendu jusqu'à nous qui lui vaudra sa condamnation à mort par le Sanhédrin d'alors.

Ainsi apparaîtrait à la fin du 1^{er} siècle un schisme interne au *Qahal* d'Israël, division dans la foi au sujet de Jésus. Pour l'Église, il s'agit d'un accomplissement du judaïsme à cause de l'accomplissement par Jésus de la Promesse du salut annoncé par les prophètes, et même dès la Genèse (cf. Gn 3,15) : c'est une « nouveauté dans la continuité ». Mais ce n'est pas une autre religion parce que la foi juive du *Qahal* oblige la foi chrétienne, et que Jésus est venu *non abolir mais accomplir* (avant de venir une seconde fois pour « achever » le salut) *l'espérance d'Israël* (Ac 28,20).

Cette division dans la foi à propos de Jésus, entraîne d'autres différences, en particulier :

1) *dans la Synagogue*: Il y eut un certain appauvrissement, à cause de l'occultation de certains textes de l'Écriture évoquant notamment la passion et l'exaltation du « Serviteur » (ainsi dans les liturgies synagogales où, par exemple, il a été interdit un temps de lire le chapitre 53 d'Isaïe) au profit du commentaire de la Torah (très riche par ailleurs); à cause aussi parfois d'une sorte de semi-pélagianisme avant la lettre (occultant peu ou prou le besoin d'un salut à venir d'En-Haut); et aussi du fait que le judaïsme a été remodelé après le concile de Iavné par le seul courant pharisien, alors qu'au temps de Jésus il en existait cinq, et qu'à ce concile le canon des Écritures a été fermé.

En outre, la chute du Temple, événement dramatique pour le judaïsme au premier siècle, n'a plus permis les liturgies sacrificielles.

2) *dans l'Église*: La révélation du mystère trinitaire du Dieu unique avec la nouveauté de l'Incarnation rédemptrice du Verbe accomplissant la Promesse du salut, et de la Venue de l'Esprit à la Pentecôte entraînent: l'existence d'un magistère infaillible, la révélation étant close avec le Christ; l'existence des sacrements du salut *accompli* par la croix (Jn 19,30); un nouveau rapport à l'eschatologie, ce qui explique la célébration dominicale, la caducité des observances légales et cultuelles (cf. Ep 14-16 et Rm 7,1), l'existence de deux vocations nouvelles, à savoir le sacerdoce ministériel, et surtout le célibat *en vue du Royaume*; le fait que ce qui précédait devient explicitement chrétien: la prière, le sacerdoce royal, le mariage...; et... pour les juifs *une nouvelle manière d'être juif*... tels les apôtres.

Et le juif qui, maintenant, devient chrétien, *quitte le judaïsme post-chrétien* qui ne reconnaît pas en Jésus le Messie annoncé. Mais, selon le NT, il *ne perd pas sa judaïté*, les dons de Dieu étant sans repentance. Il reste juif, mais d'une

manière chrétienne, le christianisme apparaissant comme l'accomplissement du judaïsme pré-christique.

Mais si le juif baptisé reste juif, que répondre au juste à la question :

Qu'est-ce qui, selon la foi chrétienne, fait l'« être juif » ?

Est-ce l'Alliance mosaïque avec le rattachement à la Loi de Moïse comme « joug », avec les 613 *mitzvot*, les observances légales et cultuelles? Est-ce l'Alliance abrahamique de l'Élection, l'Alliance *pour toujours* (Gn 12,17) – avec aussi la Loi des Dix paroles dont l'exigence est accrue, mais en n'étant plus « sous la loi », la loi comme « joug »?

Ne peut-on dire que le judaïsme rabbinique répond « oui » à la première question, et que le christianisme répond « oui » à la seconde? Toute la question alors, pour le chrétien, est de savoir tenir ensemble *la nouveauté dans la continuité*. . . *C'est le double rapport de saint Paul à la Promesse et à la Loi qui permet de comprendre comment son lien avec le judaïsme est fait à la fois de continuité et de nouveauté. (...) Cette continuité est fondée sur la fidélité de Dieu dans le don de sa Promesse*⁶.

Et, plus profondément: Qui fait le Juif?

Comment ne serait-ce pas le Seigneur Lui-même, Lui qui a donné son nom à Jacob-Israël (cf. Gn 32,29), Lui qui est *à la source d'Israël* (Ps 68,27), *le Créateur d'Israël*, et dont les dons sont *sans repentance* (Rm 11,29)?

Et si c'est Dieu même qui fait le juif, donc qui décide qui est juif..., aucun homme ne peut en décider, si sage et savant soit-il. Alors, à quelque prix que ce soit, fuyons tout germe d'idolâtrie et écoutons *Dieu plutôt que les hommes* (Ac 5,29).

* * *

Il reste cependant bien des questions en suspens qui appellent des précisions et des approfondissements. En voici quelques-unes :

1) *Une manière chrétienne d'être juif*: Qu'est-ce à dire au juste? Qu'en est-il de « pratiques surérogatoires »? Qu'est-ce que « judaïser » et qu'est-ce que « marcioniser »?

2) *Qu'est-ce que la catholicité*, dans tous les sens du terme? Qu'en est-il de l'*israelitica dignitas* (CEC § 528) des baptisés non-juifs? Quelle est la complémentarité des juifs et des non-juifs de l'Église? ou quelle différence entre le *nous* et le *vous* de Paul (Ep 1-3; cf. Rm 15,7ss)?

3) *La nouveauté dans la continuité*: Qu'entend-on au juste par *accomplissement*? – qui n'est pas « achèvement », encore moins « substitution » – et par rapport

6. J.-M. GARRIGUES, *art. cit.*

à quel judaïsme y a-t-il accomplissement: celui d'avant le Christ ou celui d'après le Christ? Y a-t-il lieu de distinguer entre hébreu, israélite, et juif?

4) Qu'en est-il du changement de sacerdoce, de Temple (cf. He), de gouvernement (cf. Mt 16,18)? Quelles en sont les conséquences?

À entendre les réactions contrastées et les polémiques à la suite des obsèques du cardinal Lustiger, on voit que les questions sont complexes, que les réponses avancées sont souvent confuses ou insuffisamment fondées, en tout cas fort diverses et venant de côtés diamétralement opposés.

Il se trouve même tel ou tel soi-disant catholique pour identifier « accomplissement » et « substitution »! Et le marcionisme guette toujours, ainsi chez un André Paul, un Jacques Duquesne...

Le cardinal Lustiger, *signe de contradiction* et *pierre d'achoppement* comme son Maître et comme le sont tous les juifs baptisés, apparaît donc, de plus, comme une provocation vivante – posthume – par ces gestes ultimes: kad-dish et plaque...

Serait-il *un exemple et un mystère* (Nicolas Sarkozy)?

N'y a-t-il pas là invitation pour nous à aller beaucoup plus loin dans l'approfondissement de notre foi et la vérité de nos dialogues?

Évoquons ici le dialogue étonnant qui s'est instauré entre Benoît XVI et le Rabbin Neusner. Dans un article du *Jérusalem Post* du 29 mai 2007, « Un rabbin débat avec le pape », Sandro Magister écrit: « Ce qui les divise, c'est toujours Jésus. (...) De leur avis à tous deux, les débats entre judaïsme et christianisme doivent (...) ne pas occulter les prétentions de vérité respectives mais les porter à la lumière dans la compréhension et dans le respect réciproque. Pour Benoît XVI, c'est là la voie du vrai dialogue entre juifs et chrétiens. »

Et de citer le Rabbin Jacob Neusner: « Quant au cardinal Ratzinger, j'avais admiré ses essais sur le Jésus de l'histoire et je lui avais écrit pour le lui dire. Il m'avait répondu et nous avons échangé des textes et des livres. J'avais été frappé par sa volonté, que j'avais trouvée courageuse et constructive, *de discuter sur la question de la vérité.* (...) »

« Mais maintenant Sa Sainteté a fait un pas de plus et a répondu à ma critique par un texte créatif d'exégèse et de théologie. *Avec son "Jésus de Nazareth" les discussions judéo-chrétiennes entrent dans une nouvelle ère.* »

« Nous sommes désormais en mesure de nous rencontrer les uns les autres en un exercice de raison et de critique très prometteur. Les paroles du Sinaï nous conduisent ensemble vers le renouvellement d'une tradition bimillénaire de débats religieux *au service de la vérité de Dieu.* »

« Un jour quelqu'un m'a défini comme la personne aimant le plus discuter qu'il ait jamais rencontrée. Maintenant j'ai trouvé quelqu'un qui me tient

tête. Benoît XVI est aussi *un chercheur de vérité* » (extraits – c'est nous qui soulignons).

Un dialogue authentique n'est-il pas un dialogue sur le fond, qui est quête de communion sans transiger sur la vérité? Et quand il est aussi essentiel que celui qui porte sur l'essentiel, comment pourrait-il ne pas revêtir aussi un caractère dramatique, douloureux pour les deux parties?

Loin d'être une raison pour s'y dérober, ou pour dénaturer le dialogue, n'en est-ce pas une pour le vivre dans la prière et l'amour véritable?

* * *

Pour conclure – sans clore ce qui reste un débat! – citons ces lignes venues de personnalités du judaïsme français.

À propos de « l'Amitié Judéo-Chrétienne de France »: *Ce qui est le plus frappant (...), c'est l'absence totale de toute polémique et un respect mutuel sans faille. Il se trouve que, dans l'euphorique évolution des rapports entre les deux communautés, le rôle joué par le cardinal Lustiger, qui se voulait chrétien sans cesser d'être juif, est totalement atypique et a créé des équivoques*⁷.

Et en réaction à cet article: *Quant à la conviction qu'avait le cardinal d'appartenir au peuple juif, elle s'inscrit dans une ambiguïté sémiologique sur le signifiant 'juif' qui demande à être explicitée longuement et peut partiellement être discutée*⁸.

Comment ne pas souscrire à ces propos, qui nous encouragent eux aussi à ne pas en rester à un dialogue bancal mais à avancer ensemble vers plus de lumière et de compréhension mutuelle, à dissiper des malentendus sources de blessures, dans un respect absolu de la conscience de chacun si douloureuses que puissent être nos divergences dans la foi, respect sans lequel ne saurait exister d'amitié véritable.

L'ébauche de réflexion ici proposée n'a pas d'autre but.

Marie-Thérèse HUGUET

7. Josy EISENBERG, in *Le Figaro*, 9 septembre 2007.

8. Richard PRASQUIER, président du CRIF, in *Actualité juive*, revue de presse du 21 septembre 2007.